

JULES ROMAINS

de l'Académie française

**LA VIE
UNANIME**

Poème

1904-1907

nrf

GALLIMARD

1

LA VIE UNANIME

JULES ROMAINS
de l'Académie française

La Vie Unanime

Poème
1904-1907

nrf

GALLIMARD

IL A ÉTÉ TIRÉ DE LA PRÉSENTE ÉDITION DEUX CENT
QUATRE EXEMPLAIRES IN-OCTAVO COURONNE SUR
VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRÉ, DONT QUATORZE
HORS COMMERCE MARQUÉS DE a A n, CENT SOIXANTE
EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 160, ET TRENTE
EXEMPLAIRES D'AUTEUR HORS COMMERCE NUMÉROTÉS
DE 161 A 190.

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.*

© Éditions Gallimard, 1926.

PRÉFACE DE 1925

Ce titre de « préface » me gêne un peu, parce qu'il est plus solennel et semble promettre plus de choses que je ne voudrais. J'aurais pu dire : « Conversation de l'auteur avec les amis de ce livre. » Eux seuls ont chance de trouver quelque intérêt à ces propos. Ils comprendront aussi, sans grandes explications, qu'au moment de republier la Vie Unanime, en 1925, chez son troisième éditeur, j'aie cédé à la rêverie.

La Vie Unanime mérite exactement le nom de poème de la vingtième année que l'on décerne parfois avec un peu de complaisance. J'avais dix-huit ans quand je commençai à l'écrire, et j'en composai les derniers vers, dans une extrême exaltation, à la fin d'août 1907, vers le temps de mon vingt-deuxième anniversaire.

J'y travaillai donc trois ans et demi. J'avais dès le début conçu le mouvement général de l'œuvre, et les grandes divisions qu'elle a gardées. Mais ensuite je m'abandonnai à l'inspiration. Chaque poème parti-

culier naissait d'une circonstance, d'une émotion, d'une secousse que je recevais de la réalité ou d'un mystère qu'elle me révélait soudain et par qui je me sentais commandé. Le poème fini, je lui cherchais une place dans mon édifice. J'y arrivais sans trop de peine, parce que mon plan d'ensemble lui-même était aussi peu artificiel que possible. Il était déjà le résultat et le résumé d'une expérience. Il marquait par ses divisions les phases que j'avais appris à reconnaître dans cette relation passionnée de l'âme avec l'unanime qui m'occupait tout entier. On sourira d'une expérience acquise et méditée à dix-huit ans. Prenons garde qu'il ne s'agit pas d'une expérience de financier, ou de diplomate, ou de romancier de mœurs. Quand c'est la complication extérieure de la vie qu'il faut déchiffrer, rien ne remplace tout à fait la longueur de l'observation ni la maturité de l'esprit. Mais une âme neuve peut s'avancer extrêmement vite et extrêmement loin dans l'ordre de la simplicité invisible.

Ma façon même de travailler supposait la jeunesse, avec sa tension intérieure, sa liberté et ses ressources. Dès l'instant où j'avais commencé un poème, je ne cessais plus d'y penser. Un vers se formait petit à petit, puis un autre, tandis que j'expédiais une besogne, m'amusais avec des camarades, ou poursuivais à travers Paris quelque promenade sans fin. Le soir, je fixais sur un bout de papier les vers de la journée : ils n'étaient jamais bien nombreux, quatre ou cinq d'ordinaire. Le lendemain, je n'avais pas besoin de les

relire pour continuer le poème, même si je m'étais interrompu au tournant d'une phrase. Parfois une suite de vers naissait d'un coup, dans un sentiment de fiévreuse facilité. Rien ne les distingue des autres, aujourd'hui. Telle période, d'un souffle si continu qu'il devient oratoire, ou d'un élan un peu aveugle qui sent l'improvisation, a distillé pendant quinze jours comme la résine le long d'un arbre. Telle autre, d'un caractère tout semblable, fut réellement improvisée. Dans les ouvrages de l'esprit, dès qu'ils ne sont pas mercenaires, et peut-être dans ceux de la vie en général, le temps importe sans doute, mais sous quelque forme absolue qui nous échappe. Le rythme du temps n'importe guère et paraît à la merci de causes très petites. Mon chien qui a fait sa croissance en un an l'aurait peut-être faite en vingt si nous avions su modifier un détail secondaire de sa structure. L'effusion qui produit un poème peut durer une heure ou un mois sans autre différence notable que celle-là.

La Vie Unanime fut publiée en mars 1908. Il m'aurait fallu un amour-propre bien insatiable pour n'être pas satisfait de l'accueil qu'elle reçut. J'ai connu alors toutes les sortes et tous les degrés de louange qu'on peut faire à un homme, et avec une fraîcheur qui ne se goûte qu'une fois. J'ai été vacciné dès vingt-deux ans et pour le reste de ma vie, par une méthode massive, contre les virus de l'orgueil.

J'eus ainsi la preuve que les hommes ne sont pas très méchants, même quand ils sont de lettres ; qu'ils

demeurent à tout âge, et dans les plus divers états d'obscurité ou de gloire, capables d'enthousiasme sincère et désintéressé. Je m'aperçus bien par la suite que ce premier mouvement leur laisse parfois un remords; que certains attendent de leur générosité une autre récompense que le plaisir de l'avoir eue; qu'ils en arrivent à détester pour jamais en vous le souvenir d'une heure d'imprudence; et qu'en pareil cas la fine politique serait de mourir aussitôt. Mais à tout prendre, j'avais lieu d'être agréablement étonné.

Une autre circonstance m'étonna bien davantage et n'a pas cessé de me faire réfléchir. Passé le premier bruit d'applaudissement, nombre de critiques, professionnels ou d'occasion, prétendirent retrouver et expliquer la genèse de ce livre, la façon dont il avait été conçu puis écrit, les influences dont il portait la trace, la formation d'esprit qu'il supposait, bref tout ce qui apparaît depuis près d'un siècle, à tort ou à raison, comme l'accompagnement obligé d'un jugement de valeur.

Tant qu'on se contenta de m'attribuer telle particularité du tempérament ou du caractère, telle tendance profonde, tel jeu ou telle distribution des facultés mentales que je ne m'étais jamais connus, j'en fus quitte pour penser, après mille autres, que nous sommes très ignorants de nous-même, et qu'un écrivain a le privilège d'être éclairé sur les abîmes de sa propre nature par toutes sortes d'experts bénévoles.

Mais mon désir de me reconnaître dans ces portraits

ne pouvait m'imposer dès qu'il s'agissait de faits contrôlables, quasi matériels, et comme on dit objectifs. Par exemple, je savais bien quels livres j'avais lus et quels j'ignorais ; quels auteurs avaient été pour moi une nourriture, une compagnie, une influence ; quels autres, un simple nom ; quelles études j'avais faites, et dans quel ordre ; où j'étais né, où j'avais vécu d'époque en époque et parmi quelles gens. Quand je lisais, vers 1910 ou plus tard, quelque chose comme ceci, que la Vie Unanime avait été conçue à l'École Normale, sous l'influence directe de « mon maître » Durkheim, et qu'il fallait donc y voir l'effort louable d'un jeune esprit pour donner à l'enseignement de ses professeurs un vêtement de lyrisme, pouvais-je m'empêcher de hausser les épaules, selon les jours, ou d'éclater de rire, devant une formule fautive dans toutes ses parties comme la fameuse définition de l'écrevisse ? Pouvais-je, par déférence pour la critique, oublier qu'à mon entrée à Normale, en novembre 1906, j'avais déjà composé les trois quarts de la Vie Unanime, et que lorsque j'en traçai le dernier vers, je n'avais encore ni vu le visage, ni entendu la voix, ni — à ma honte — lu un seul des livres de Durkheim ? Mais oui. Je regrette que l'autre hypothèse ne soit pas la vraie : elle est si agréable, si naturelle. Mais la vie avait pris pour moi d'autres dispositions. De 1904 à 1907, pendant que je composais, ou plutôt que se composait la Vie Unanime, j'ai tout fait sauf de la sociologie. J'avais même pour la sociologie, sans y

rien connaître, une aversion de principe, parce que je la soupçonnais de toucher avec ses grosses pattes à des réalités que je ne voulais atteindre que par les voies de l'intuition pure, de l'extase mystique et de l'amour. Tous les ouvrages des sociologues m'inspiraient la même horreur qu'à un séminariste exalté une thèse de Sorbonne sur « l'historicité de Jésus ». Je pensais d'ailleurs souvent à eux, comme à des démons spéciaux, et je crois bien que je leur adressais des offrandes. Il me souvient d'avoir envoyé un exemplaire de la Vie Unanime au docteur Gustave Le Bon, de qui je me serais gardé de lire une ligne : le titre seul de « Psychologie des foules » me hérissait le poil.

Depuis je suis devenu plus calme, et plus juste. J'ai osé ouvrir les livres des sociologues. J'ai découvert leurs mérites inégaux. Durkheim m'est apparu comme un très grand esprit. J'ai dit un jour qu'il était le Descartes de l'unanimisme, et je ne m'en dédis point. Car je tiens que l'unanimisme sera l'œuvre de plusieurs générations, et j'estime superflu de prouver, même aux cuistres, que Polyeucte ni Phèdre ni Tartufe n'ont été rédigés sur des notes prises au cours de Descartes. Quand se fera-t-on de la vie spirituelle de l'humanité une idée moins enfantine, moins scolaire ?

D'ailleurs, en lisant les sociologues, je me suis convaincu que pour attribuer la Vie Unanime à leur influence, il fallait avoir lu bien mal les sociologues et la Vie Unanime. Je fis une constatation voisine quand on essaya de m'accabler sous Whitman. Com-

ment de telles erreurs sont-elles possibles chez un critique s'il fait un peu honnêtement son métier, et s'il a le moindre flair ? Il est évident que l'action d'un auteur sur un autre se marque non par une vague ressemblance des sujets traités ou même des préoccupations idéales, mais par l'attitude de l'esprit, le rythme de la démarche intellectuelle, le mode d'insertion et de floraison des images, l'intonation de la voix, par mille autres signes encore qu'il est difficile de cataloguer, mais qu'un homme fin et sensible a tôt fait de découvrir. Pour un homme qui n'est ni fin ni sensible il y a d'autres métiers que la critique.

En revanche, je n'ai presque jamais trouvé mention d'influences, littéraires ou autres, qui ont agi sur moi avec force, continuité, profondeur, et qui, si elles ont pu — certaines au moins — s'atténuer dans mes œuvres suivantes, imprègnent la Vie Unanime. Parmi les gens si prompts à m'imputer des dettes imaginaires, personne ne m'a dit ce que je devais à Hugo. Moi, je le sais. Je sais aussi ce que je dois au Goethe de Faust et d'Hermann, et à plusieurs anciens. Oui, on a l'air bien prétentieux, et un peu ridicule, quand on déclare avoir éprouvé, comme une influence toute proche et quotidienne, celle d'un chant d'Homère, de tel passage précis de Sophocle, d'un « mouvement » du de Natura rerum ? Qu'y faire, si c'est vrai ? Au début de ce siècle, les jeunes gens qui faisaient de fortes études — surtout dans un lycée comme Condorcet préservé de la cohue des provinciaux pressés

d'aboutir et de leur émulation grossière — parvenaient à une familiarité des œuvres anciennes qui excluait l'admiration de commande et tout pédantisme. Nous parcourions Hérodote et Pline comme le journal, et avec plus de plaisir. Un jour, Chennevière et moi, nous entreprîmes de lire à haute voix, en nous relayant, les onze livres d'Apulée ; et c'est à peine si nous nous permettions de ralentir notre débit sur quelque phrase trop ingénieuse, ou de vérifier toutes les dix pages le sens d'un terme de métier. Un autre jour, pour obliger un littéraire ignare et ingrat qui me l'avait demandé incidemment, j'acceptai de réviser mot par mot une traduction d'Œdipe à Colone, fourmillante d'erreurs, qu'il avait faite. J'y joignis des références critiques, des indications sur le rythme de Sophocle et des commentaires aux endroits délicats pour que mon homme, après avoir été si bien blousé par les mots grecs, n'entendit pas de travers les français. Certes, j'avais eu au total moins de peine que lui. Mais j'aurais aimé qu'il m'offrît un bock. Bien que ce fût l'été, il n'y songea pas.

Il nous aurait donc fallu une contrainte, un effort peu naturel, pour considérer d'un autre œil ces textes illustres et tel numéro de l'Ermitage ou du Mercure qui nous passait par les mains. Tout cela nous était proche et actuel au même titre. J'étais alors très préoccupé par le problème de la narration épique moderne. La façon dont Homère attaque un récit, le manœuvre, le maintient à un pas magnifique sans le

surmener, me faisait réfléchir plus utilement encore qu'un poème des Villages illusoires que je découvrais dans une anthologie.

L'on me dira que cette culture antique se montre bien discrètement dans la Vie Unanime. Il y est question de locomotives, de réverbères électriques, de cylindres d'auto, et point du tout d'Héraklès, ni de chlamydes, ni d'amphores. Justement ! A mon sens une culture qui se voit, qui s'affiche, est une culture suspecte. Et j'admirerai sans réserve les critiques quand ils sauront déceler que la description d'un autobus part d'une main qui a feuilleté l'Iliade.

Je reste étonné aussi que les chercheurs d'influences n'en aient jamais signalé chez moi deux ou trois qui furent capitales. Comment n'ont-ils pas senti que l'auteur de la Vie Unanime avait été un enfant bouleversé par la religion, rendu malade par la religion, et plus tard un jeune homme bouleversé, rendu malade par l'armée ? Qu'il y avait eu là des expériences profondes et pathétiques, des labourages de l'âme bien plus décisifs que n'importe quelle lecture ? Le critique qui m'aurait dit cela dans les yeux m'aurait fait pâlir, tant c'eût été vrai. Mais il est plus facile de citer pêle-mêle Durkheim, Tarde et Le Bon. Comment n'a-t-on pas senti non plus que la Vie Unanime était d'abord le livre d'un enfant parisien, qui s'était baigné dans Paris, enivré de Paris pendant des heures et des jours innombrables, qui connaissait tous les quartiers, tous les faubourgs, avait marché dans

toutes les rues, savait distinguer, les yeux clos, le bruit d'un carrefour du bruit d'un autre, recevait du sol, des murs, du ciel de la grande ville mille communications secrètes qu'il enfermaît dans son cœur, qui étaient nuit et jour sa richesse et son ravissement, et que tel cri perdu qu'il était seul à entendre, tel frôlement, tel souffle faisaient frissonner jusqu'aux larmes et mettaient dans une espèce de lucidité médiumnique ?

Bref mon propre cas m'a rendu bien sceptique sur certaines prétentions de l'histoire littéraire, et si j'y insiste, c'est pour l'enseignement général qu'on peut en tirer. Pour Dieu ! soyons prudents et modestes quand nous couchons sur la table de dissection un écrivain d'autrefois. Sous la fameuse rubrique « l'homme et l'œuvre » que de sottises ont dû être affirmées pesamment depuis Taine ! Que d'influences imaginaires, que de faux rapprochements, que de niaises inductions touchant le caractère d'un auteur et les aventures de son esprit ! Et quelle lumière trompeuse, déformante, répandue ainsi sur des œuvres qui ne demandent qu'à tourner vers nous, vers notre amitié, un visage simple, sage, humain !

Ai-je besoin d'ajouter que mon reproche à la critique et à l'histoire littéraire ne doit s'entendre qu'en général et souffre des exceptions ? La Vie Unanime elle-même, puisque c'est elle qui me sert ici d'argument, a connu des juges perspicaces. J'hésite à avouer que sauf deux ou trois ce furent des étrangers, tant je

voudrais peu donner dans un travers des écrivains de mauvaise humeur, et tant je me sens mal fondé à me plaindre de mon pays. Mais dans tous les pays, c'est une attention un peu différente qui accueille les œuvres nées au delà des frontières : parfois plus bienveillante, parfois moins ; presque toujours plus sérieuse, plus occupée du fond des choses, plus difficile à tromper ou à séduire, moins dominée par de petites raisons, en un mot moins « confraternelle ». Vieille vérité.

*
* *

Bien des choses se sont passées, même en poésie, depuis 1908. La mode a tourné plusieurs fois. De nouveau la poésie s'est séparée de l'innombrable homme moderne pour devenir l'amusement et l'otage d'une infime élite. De nouveau on a cessé de dire « il pleut », parce que les raffinés ne supportent pas longtemps des façons de parler aussi peu piquantes. Notre public mondain, qui n'a jamais eu un goût très vif pour la poésie, a découvert que la meilleure excuse de ne pas la lire était encore de ne pas la comprendre et après les avoir tant maudits s'est mis à regarder d'un œil favorable les poètes obscurs. Et puis la véritable communion poétique, ce transport qui se fait de l'âme du poète à l'âme du lecteur, ne va pas sans quelque tumulte, sans quelque rupture des convenances, sans quelque perte de dignité. Elle expose les gens très

comme il faut à des attitudes un peu vulgaires, un peu « peuple ». Au lieu de se mettre dans des états pareils, il est plus simple, si l'on ne peut faire autrement, d'acheter quelques éditions originales.

*L'on sait assez qu'en France nous sommes terriblement férus de distinction. Chacun tremble à l'idée d'être « commun », sans prendre garde que le sens désobligeant de ce mot n'est pas tout à fait séparable de son sens le plus élevé et le plus religieux. D'où les assauts périodiques de la préciosité, cette fièvre quarte de notre littérature. Le naturel, la simplicité, le goût viril ne s'installent jamais chez nous pour bien longtemps. Les tarabiscoteurs assiègent les portes. Moli-
net, les poches pleines de jolis tours de société, attend avec impatience que Villon ait fini de se prendre au sérieux. Nous aimons qu'on nous appelle les Grecs de l'âge moderne. Mais quoique nous gardions sur tels de nos voisins la supériorité de concevoir assez clairement que le mauvais goût existe, notre tradition n'offre rien de pareil à la séculaire bonhomie du génie attique, à ce dédain inaltérable d'un peuple bien né pour les façons. Certains étrangers en profitent pour ne plus voir que nos « façons », et pour attribuer à l'ensemble de notre littérature un ton de mesquinerie brillante — contre toute justice, car Rabelais, Corneille, La Fontaine, Molière, Hugo et dix autres, et cinquante autres, ne sont pas responsables des petits maîtres à la voix feinte qui se sont glissés entre eux.*

nrf